

faire du feu¹. Leur cuisine ordinaire est très simple. Elle se borne à cuire du pain. « On étend sur une pierre une pâte sans levain et peu épaisse; on la couvre d'excréments d'animaux, on les allume et le pain cuit assez promptement sous ces cendres². » Par une allusion à cet usage du pays qu'habitait son prophète, Dieu, pour figurer l'extrême pénurie à laquelle sera réduit son peuple, annonce que les excréments d'animaux eux-mêmes manqueront pour cuire le pain, et qu'on sera réduit à se servir à leur place d'excréments humains : « Tu mangeras du pain d'orge, dit-il à Ézéchiél, *en vision*, et tu le feras cuire avec des excréments humains. » Mais le prophète répugne à se servir d'un tel combustible; Dieu lui permet alors d'y substituer des excréments de bœuf. Le sens de cette vision était très clair pour les Juifs, captifs sur les bords de l'Euphrate et habitués à employer pour faire du feu la bouse de bœuf desséchée³. Voici ce que devient ce passage sous la plume de Voltaire :

Le Seigneur lui ordonna de manger, pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge, de froment et de millet, couvert d'excréments humains. Le prophète, s'écria : Pouah! pouah! pouah! mon âme n'a point été jus'qu'ici polue. Et le Seigneur lui répondit : Eh bien! je vous donne de la fiente de bœuf au lieu d'excréments d'homme, et vous pétrirez votre pain avec cette fiente. Comme il n'est point

¹ Cf. G. Perrot, *Histoire de l'art*, t. IV, p. 575.

² Guénée, *Lettres de quelques Juifs*, 1827, t. III, p. 158.

³ Cf. Ezéch., IV, 15.

d'usage de manger de telles confitures sur son pain¹, etc.

« Ainsi, Monsieur, écrit sur ce sujet à Voltaire l'abbé Guénée², à un pain cuit sous la cendre de bouse allumée, vous substituez un pain *pétri* avec cette fiente; voilà de la sincérité philosophique! Vous couvrez ce pain de ces *confitures* : voilà du bel esprit! une fine et délicate raillerie!... Si la platitude et la grossièreté révoltent, le faux révolte encore davantage... Quand vous représentiez, en propres termes (ce n'est pas à nous d'en rougir) Ézéchiél *mangeant de la m... à déjeuner*³,... si vous ne connaissiez ni le sens de son texte, ni l'usage auquel il est fait allusion, quel savoir dans un critique! si vous en étiez instruit, quelle bonne foi! »

Mais nous ne sommes pas encore au bout des plaisanteries de Voltaire. Ayons le courage de continuer. Il conclut toutes ces railleries en disant : « Quiconque aime les prophéties d'Ézéchiél mérite de déjeuner avec lui⁴. »

Ces paroles immondes étaient en même temps si sacrilèges qu'il semble que Dieu ait voulu punir le coupable dès ici-bas. Pendant que Voltaire vivait encore, l'au-

¹ *Diction. philos.*, art. *Ézéchiél*, t. VIII, p. 553. Cf. *ibid.*, art. *Emblème*, p. 496; *Examen de Bolingbroke*, IX, t. VI, p. 177; *Essai sur les mœurs*, introd., XLIII, t. III, p. 58; *La Bible enfin expliquée*, *Ézéchiél*, t. VI, p. 454; *Lettre de M. Ératou*, t. II, p. 516. Voir aussi *Lettre à M^{me} Du Deffand*, 9 décembre 1760, et 15 janvier 1761, t. XII, p. 148 et 166.

² *Lettres de quelques Juifs*, 1827, t. III, p. 159-160.

³ *Extrait des sentiments de Jean Meslier*, ch. V, *Œuvres*, t. VI, p. 550. Le mot est imprimé en toutes lettres dans les *Œuvres*.

⁴ *Dictionnaire philosophique*, art. *Ézéchiél*, fin, t. VII, p. 555.

teur des *Lettres de quelques Juifs*¹ lui écrivait : « Ce n'est pas là le déjeuner d'Ézéchiël, c'est le vôtre, Monsieur, c'est vous qui l'avez apprêté et qui en réglez vos lecteurs,.. *Qui aime Ézéchiël mérite de déjeuner avec lui!* Qui ne craint point de descendre à ces plates et grossières railleries, que mérite-t-il? »

L'abbé Guénée ne répond pas à la question qu'il pose, mais, si l'on peut en croire des témoignages à la vérité fort contestés², quelques années après, la justice divine, vengeant tous les blasphèmes du chef de la philosophie contre ses Livres Saints, répondit pour lui : Voltaire mourant en désespéré aurait fait réellement, à sa dernière heure, l'affreux déjeuner que n'avait point fait le prophète, mais qu'il lui avait si souvent attribué.

Un dernier procédé de Voltaire, qu'il nous reste à signaler dans sa guerre contre l'Écriture, ce sont ses redites. Nous venons de voir qu'il reprenait sans cesse les mêmes accusations, les mêmes plaisanteries. C'était de parti pris. « Il s'aperçut de bonne heure que, pour plaire à la multitude,... il s'agissait moins, comme il le disait lui-même, de *frapper juste que de frapper fort*, et surtout de frapper souvent³. » C'est ce qu'il fit : il se répéta à satiété. « L'art des redites est une arme in-

¹ Guénée, *Lettres de quelques Juifs*, 1827, t. III, p. 161.

² Élie Harel, *Voltaire, particularités curieuses de sa vie et de sa mort*, in-8°, Paris, 1817, p. 123 (d'après le récit de Tronchin, médecin de Voltaire). Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. La première a paru à Porrentruy, in-8°, 1781.

³ De Bonald, *Des écrits de Voltaire*, dans les *Mélanges littéraires, politiques et philosophiques*, Œuvres, 12 in-8°, Paris, 1819, t. X, p. 4.

faillible en certains temps... Voltaire, c'était toujours sur quelque fibre irritable qu'il faisait passer et repasser ses invariables assertions. L'art même ne lui était pas nécessaire. Il en a mis sans doute infiniment dans ces innombrables pamphlets où l'uniformité du fond disparaît, au premier abord, sous le piquant des titres, l'inattendu des formes, la mobilité du style; mais que de fois aussi les mêmes idées reviennent avec les mêmes tournures, les mêmes mots peut-être et les mêmes plaisanteries! Eh bien! tout cela portait coup. Ces assertions aventurées, chaque répétition leur tenait lieu d'une preuve; ces plaisanteries, contrairement à ce qui a lieu d'ordinaire, elles produisaient plus d'effet une seconde fois qu'une première, une troisième qu'une seconde. On eût dit qu'à mesure qu'elles s'usaient comme plaisanteries, elles devenaient des raisons¹. » Le clou, à force de frapper dessus, finissait par entrer. Ainsi, dérision, plaisanteries, sarcasmes, invectives, anecdotes bouffonnes, telles sont les armes de l'arsenal de Voltaire contre les Écritures. Il altère les textes, il en dénature le sens, il y ajoute, il y retranche et, en se servant toujours des mêmes traits répétés cent fois, il parvient enfin à couvrir la Bible de ridicule aux yeux de ses lecteurs, ses complices ou ses séides.

¹ L.-F. Bungener, *Voltaire et son temps*, in-12, Paris, 1851, t. I, p. 127.

III.

LES LIVRES DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
JUGÉS PAR VOLTAIRE.

Après avoir mis à jour les procédés polémiques de Voltaire, il nous faut examiner maintenant l'application qu'il en fait aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il commence naturellement par rejeter leur inspiration et il en parle sur ce ton ironique :

On pourrait faire ces questions et mille autres encore plus embarrassantes, si les livres des Juifs étaient, comme les autres, un ouvrage des hommes; mais étant d'une nature entièrement différente, ils exigent la vénération, et ne permettent aucune critique. Le champ du pyrrhonisme est ouvert pour tous les autres peuples, mais il est fermé pour les Juifs. Nous sommes à leur égard comme les Égyptiens, qui étaient plongés dans les plus épaisses ténèbres de la nuit, tandis que les Juifs jouissaient du plus beau soleil dans la petite contrée de Gessen. Ainsi n'admettons nul doute sur l'histoire du peuple de Dieu; tout y est mystère et prophétie, parce que ce peuple est le précurseur des chrétiens. Tout y est prodige, parce que c'est Dieu qui est à la tête de

cette nation sacrée : en un mot, l'histoire juive est celle de Dieu même, et n'a rien de commun avec la faible raison de tous les peuples de l'univers. Il faut, quand on lit l'Ancien et le Nouveau Testament, commencer par imiter le P. Canaye¹.

« Point de raison, fait-on dire à ce Père dans la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt*; c'est la vraie religion, cela; point de raison². » On peut être bien sûr à l'avance que Voltaire n'imitera pas le P. Canaye. Il écrivait un jour, il est vrai, à M^{me} du Deffand :

Heureux qui a assez faim pour dévorer l'Ancien Testament! Ne vous en moquez point; ce livre fait cent fois mieux connaître qu'Homère les mœurs de l'ancienne Asie; c'est de tous les monuments antiques le plus précieux³.

Ce langage n'est pas chrétien, car le philosophe ne voit dans la Bible qu'une histoire intéressante et rien de plus, mais du moins il n'est pas injurieux, et c'est là une exception rare dans les œuvres de Voltaire, si toutefois on peut le prendre au sérieux dans ce passage⁴. Ailleurs, il ne peut jamais parler de la loi ancienne que pour la vilipender et la tourner en ridicule. Elle est plus souvent encore en butte à ses traits que la loi nouvelle.

¹ *Le pyrrhonisme de l'histoire*, ch. iv, *Œuvres*, t. v, p. 73.

² Saint-Évremond, *Œuvres meslées*, 1705, t. i, p. 243.

³ Lettre du 13 octobre 1759, t. xii, p. 32.

⁴ La lettre du 13 octobre 1759 n'est que la suite d'une lettre du 17 septembre de la même année, t. xii, p. 29, laquelle est une infamie contre l'Ancien Testament.

Quand Voltaire habitait avec la marquise du Châtelet le château de Cirey, ils lisaient tous les matins, pendant le déjeuner, comme nous l'avons dit, un chapitre de l'Écriture sur lequel chacun des deux faisait ses réflexions, et c'est de là que sortit la *Bible enfin expliquée*, publiée en 1776; cet ouvrage prend à partie tous les livres de l'Ancien Testament depuis la Genèse jusqu'aux Machabées¹. Dans les *Questions de Zapata* (1767), Voltaire accumule aussi les mêmes objections, mais sous une forme plus concise. Nous n'en finirions pas si nous voulions dire seulement quelques mots de tout ce que le chef des philosophes a écrit sur ce sujet. Bornons-nous à exposer brièvement ses attaques contre Moïse et l'histoire du peuple de Dieu. Aux yeux de Voltaire, Moïse pourrait bien ne pas avoir existé :

Il s'est trouvé des hommes d'une science profonde qui ont poussé le pyrrhonisme dans l'histoire jusqu'à douter qu'il y ait eu un Moïse; sa vie, qui est toute prodigieuse depuis son berceau jusqu'à son sépulcre, leur a paru une imitation des anciennes fables arabes, et particulièrement de celle de l'ancien Bacchus. Ils ne savent en quel temps placer Moïse; le nom même du Pharaon ou roi d'Égypte, sous lequel on le fait vivre, est inconnu. Nul monument, nulles traces ne nous restent du pays dans lequel on le fait voyager. Il leur paraît impossible que Moïse ait gouverné deux ou trois millions d'hommes, pendant quarante ans, dans des déserts inhabitables, où l'on trouve à peine aujourd'hui deux ou

¹ Sans exclure d'ailleurs le Nouveau Testament; toutefois ce dernier n'y occupe relativement qu'une petite place.

trois hordes vagabondes qui ne composent pas trois à quatre mille hommes¹.

Voltaire ajoute pour la forme et par une nouvelle ironie : « Nous sommes bien loin d'adopter ce sentiment téméraire, qui saperait tous les fondements de l'ancienne histoire du peuple juif²; » mais ce n'est que pour consacrer plusieurs pages à une charge à fond contre le libérateur d'Israel. « Tout est si prodigieux en lui, dit-il, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, qu'il paraît un personnage fantastique comme notre enchanteur Merlin³. » Il revient souvent sur cette idée. L'histoire de Moïse pourrait bien n'être qu'un plagiat de celle de Bacchus⁴. « Il n'est pas vraisemblable... qu'il ait existé un homme dont toute la vie fut un prodige continu. Il n'est pas vraisemblable qu'il eût fait tant de miracles épouvantables en Égypte, en Arabie et en Syrie, sans qu'ils eussent retenti dans toute la terre. Il n'est pas vraisemblable qu'aucun écrivain égyptien ou grec n'eût transmis ces miracles à la postérité⁵. » D'où il conclut : « Il est donc très naturel de penser que toute cette histoire prodigieuse fut écrite longtemps après Moïse,

¹ *Essai sur les mœurs*, Introd., *Oeuvres*, t. III, p. 52-53.

² *Ibid.*, p. 53. Dans *Dieu et les hommes*, ch. xxiii, t. vi, p. 238-240, il insiste encore davantage sur la non existence de Moïse. Voir aussi t. viii, p. 260, 275, etc.

³ *Examen important de milord Bolingbroke*, ch. II, t. vi, p. 169.

⁴ *Ibid.*, ch. xxvii, p. 242; *Essai sur les mœurs*, Introd., xxviii, t. III, p. 37.

⁵ *Dictionnaire philosophique*, art. Moïse, I, t. viii, p. 77.

comme les romans de Charlemagne furent forgés trois siècles après lui¹. »

Moïse n'est par conséquent l'auteur ni de la Genèse ni des autres livres du Pentateuque, et cela pour huit raisons que Voltaire a soigneusement comptées, dans *Dieu et les hommes*, et qu'il est fort inutile d'énumérer ici². Une partie des notes qui accompagnent les extraits de la Genèse et des autres livres de Moïse, dans la *Bible enfin expliquée*, ont pour but de prouver que ces livres n'ont pu être écrits par celui à qui la tradition juive et chrétienne les a toujours attribués³. Sa cosmogonie est une invention, le déluge une « fable juive, » d'après « le raisonnement des francs-pensants auquel les non-pensants répondent par l'authenticité du Pentateuque⁴. » Qui a donc écrit le Pentateuque? Oh! pour cela, peu importe :

On me demande qui est l'auteur du Pentateuque : j'aimerais autant qu'on me demandât qui a écrit les *Quatre fils Aymon*, *Robert le Diable*, et l'histoire de l'enchanteur *Merlin*... Je pense que les Juifs ne surent lire et écrire que pendant leur captivité chez les Chaldéens... Je conjecture qu'Esdras forgea tous ces contes du Tonneau⁵ au retour de la captivité... Je crois que Jérémie put contribuer beaucoup à la composition de ce roman... Que d'autres Juifs aient écrit les faits et

¹ *Ibid.*, § III, t. VIII, p. 81.

² Ch. XXII, t. VI, p. 238. Cf. *Dialogue XXIII*, t. VI, p. 722; *Examen important*, ch. I et VI, t. VI, p. 168, 175.

³ *La Bible enfin expliquée*, t. VI, p. 357, 358, 359, 361, 372; *Histoire de l'établissement du Christianisme*, ch. XXV, t. VI, p. 614.

⁴ *Dieu et les hommes*, ch. XXVII, t. VI, p. 243-244.

⁵ Conte anglais.

gestes de leurs roitelets, c'est ce qui m'importe aussi peu que l'histoire des chevaliers de la table ronde et des douze pairs de Charlemagne; et je regarde comme la plus futile de toutes les recherches celle de savoir le nom de l'auteur d'un livre ridicule. Qui a écrit le premier l'histoire de Jupiter, de Néptune et de Pluton? Je n'en sais rien, et je ne me soucie pas de le savoir¹.

Il s'en soucie à tel point qu'il y revient sans cesse. En somme, ce qui lui déplaît le plus dans le Pentateuque, comme à tous les incrédules, ce sont les miracles, et s'il tient à ce que ce livre soit un roman, c'est parce qu'il raconte des prodiges qui obligent de croire à une religion révélée dont il ne veut à aucun prix. Tous les miracles des Écritures, sans en excepter ceux du Nouveau Testament, sont traités, cela va de soi, comme ceux de Moïse. Voltaire les accable d'une grêle de plaisanteries² et il croit avoir prouvé par là qu'ils n'existent point. Il en donne la définition suivante, pour conclure qu'ils sont impossibles :

Un miracle est la violation des lois mathématiques, divines, immuables, éternelles. Par ce seul exposé, un miracle est une contradiction dans les termes : une loi ne peut être à la fois immuable et violée³.

Je le crois bien, mais jamais théologien ni philosophe n'a défini de la sorte le miracle. Voltaire a décou-

¹ *Examen de milord Bolingbroke*, ch. IV, t. VI, p. 171-172.

² *Questions sur les miracles*, t. VIII, p. 669-707.

³ *Dictionnaire philosophique*, art. *Miracle*, § I, t. VIII, p. 68.

vert aussi contre le surnaturel cet argument singulier dont M. Renan a fait un si fréquent usage de nos jours :

On souhaiterait... pour qu'un miracle fût bien constaté, qu'il fût fait en présence de l'Académie des sciences de Paris ou de la Société royale de Londres, et de la Faculté de médecine, assistées d'un détachement du régiment des gardes, pour contenir la foule du peuple, qui pourrait, par son indiscretion, empêcher l'opération du miracle¹.

Prétendre assimiler un miracle, qui est un fait historique, à un fait physique ou chimique, qu'on peut constater par l'expérimentation, dans un laboratoire ou devant un corps savant, est un sophisme qu'on appelle dans l'école *transitus de genere ad genus*, le passage illégitime d'un ordre de choses à un autre ordre tout différent, comme nous avons eu déjà occasion de le remarquer. Cette sorte de tour de passe-passe peut troubler les esprits peu habitués à réfléchir, mais il viole toutes les lois de la certitude humaine.

Les prophéties sont traitées par Voltaire comme les miracles : il les nie. Il les nie, parce qu'il y en a toujours eu, dit-il, un peu partout, et qu'il n'y a des prophéties que parce qu'on ne peut les comprendre :

Les Arabes comptent cent vingt-quatre mille prophètes depuis la création du monde jusqu'à Mahomet... Il est encore des prophètes : nous en avons deux à Bicêtre en 1723 ;

¹ *Dictionnaire philosophique*, art. *Miracle*, § II, t. VIII, p. 70. — Qui aurait cru que M. Renan allait chercher des arguments dans Voltaire, de l'exégèse duquel il s'est si souvent moqué ?

l'un et l'autre se disaient Élie. On les fouetta, et il n'en fut plus question...¹. Il est évident qu'on ne peut savoir l'avenir, parce qu'on ne peut savoir ce qui n'est pas ; — Voltaire oublie que Dieu connaît l'avenir ; — mais il est clair aussi qu'on peut conjecturer un événement².

Des conjectures, voilà donc, tout au plus, ce qu'il est possible d'accepter en fait de prophéties. Elles ne peuvent servir qu'à séduire les simples et à enflammer les fanatiques³.

Ah ! je ne vous conseille pas de parler de prophéties, depuis que les petits garçons et les petites filles savent ce que mangea le prophète Ézéchiël à son déjeuner et qu'il ne serait pas honnête de nommer à dîner, etc... Que vos pauvres théologiens cessent désormais de disputer contre les Juifs sur le sens des passages de leurs prophètes, sur quelques lignes hébraïques d'un Amos, d'un Joel, d'un Habacuc, d'un Jérémie... Qu'ils rougissent surtout des prophéties insérées dans leurs Évangiles⁴.

On voit, par ces derniers mots, que Voltaire ne respecte pas plus le Nouveau Testament que l'Ancien. Il s'était déjà attaché à relever de prétendues contradictions dans l'Ancien Testament :

¹ *Dictionnaire philosophique*, art. *Prophétie*, § I et II, t. VIII, p. 163.

² *Essai sur les mœurs*, Introd., § XXXI, t. III, p. 39.

³ *Siècle de Louis XIV*, ch. XXXVI, t. IV, p. 262.

⁴ *Le dîner du comte de Boulainvilliers*, 2^e ent., t. VI, p. 721.

Quelques critiques trop hardis ont demandé si Dieu peut avoir dicté que le premier roi Saül remporta une victoire à la tête de trois cent trente mille hommes, puisqu'il est dit qu'il n'y avait que deux épées¹ dans toute la nation, et qu'ils étaient obligés d'aller chez les Philistins pour faire aiguiser leurs cognées et leurs serpettes; — si Dieu peut avoir dicté que David, qui était selon son cœur, se mit à la tête de quatre cents brigands chargés de dettes; — si David peut avoir commis tous les crimes que la raison, peu éclairée par la foi, ose lui reprocher²; — si Dieu a pu dicter les contradictions qui se trouvent entre l'histoire des Rois et les Paralipomènes. — On a encore prétendu que l'histoire des Rois ne contenant que des événements sans aucune instruction, et même beaucoup de crimes, il ne paraissait pas digne de l'Être éternel d'écrire ces événements et ces crimes. Mais nous sommes bien loin de vouloir descendre dans cet abîme théologique; nous respectons comme nous le devons, sans examen, tout ce que la synagogue et l'Église chrétienne ont respecté³.

En tout ceci, Voltaire, selon sa mauvaise habitude, brouille les faits, les dénature et les fausse, et il attribue aux chrétiens ce qu'ils ne disent pas et ne croient pas. Mais s'il cherche des contradictions dans l'Ancien Testament, il s'efforce bien plus encore d'en découvrir dans le Nouveau. Un des points sur lesquels Voltaire revient le plus souvent pour attaquer les Évangiles, c'est qu'ils sont inconciliables :

¹ I Reg., xi, 8; xiii, 20, 22. Comme s'il n'y avait pas d'autres armes pour se battre que des épées !

² La raison, éclairée par la foi, les lui reproche bien davantage encore. Personne ne justifie David des crimes qu'il a commis.

³ *Le pyrrhonisme de l'histoire*, ch. iv, t. v, p. 72.

On en compte cinquante-quatre [Évangiles], et il y en eut beaucoup davantage. Tous se contredisent, comme on le sait, et cela ne pouvait être autrement, puisque tous étaient forgés dans des lieux différents. Tous conviennent seulement que leur Jésus était fils de Maria ou Mirja, et qu'il fut pendu; et tous lui attribuent d'ailleurs autant de prodiges qu'il y en a dans les *Métamorphoses d'Ovide*¹.

Ainsi Voltaire, ne pouvant trouver des divergences suffisantes à son gré dans les Évangiles canoniques, augmente le nombre des biographies de Notre-Seigneur et le porte ici à cinquante-quatre. Ailleurs, il se contente de cinquante. L'abus qu'il fait des fictions apocryphes est un des traits caractéristiques de sa polémique. Il en appelle sans cesse aux Évangiles apocryphes pour rendre suspects les Évangiles véritables, comme l'a fait de nos jours l'école de Tubingue :

Je ne parlerai ici que des faux Évangiles. Ils étaient, dit-on, au nombre de cinquante. On en choisit quatre vers le commencement du III^e siècle. Quatre suffisaient en effet; mais décida-t-on que tous les autres étaient supposés par des imposteurs? Non, plusieurs de ces Évangiles étaient regardés comme des témoignages très respectables²... Avant qu'on eût donné quelque préférence à ces quatre Évangiles, les Pères des deux premiers siècles ne citaient presque ja-

¹ *Examen de milord Bolingbroke*, ch. xiii, t. vi, p. 183. Voir aussi *Contradictions*, dans le *Dictionnaire philosophique*, t. vii, p. 380-382.

² *Questions sur les miracles*, Lettre 1, t. viii, p. 669-670. Cf. *Dictionn. philos.*, art. *Évangile*, t. vii, p. 547-548. Toutes ces assertions sont historiquement fausses.

mais que les Évangiles nommés aujourd'hui apocryphes¹. C'est une preuve incontestable que nos quatre Évangiles ne sont pas de ceux à qui on les attribue²... Jésus-Christ avait permis que les faux Évangiles se mêlassent aux véritables dès le commencement du Christianisme... Ces écrits (furent) regardés alors comme authentiques et comme sacrés³... [Les] quatre Évangiles (canoniques) furent appelés *authentiques* par opposition aux autres nommés *apocryphes*. On trouve ces deux mots grecs dans l'appendice du Concile de Nicée, où il est dit qu'après avoir placé pêle-mêle les livres apocryphes et les livres authentiques sur l'autel, les Pères prièrent ardemment le Seigneur que les premiers tombassent sous l'autel, tandis que ceux qui avaient été inspirés par le Saint-Esprit resteraient dessus, ce qui arriva sur-le-champ⁴.

Voilà donc pour Voltaire toute la différence qu'il y a entre nos quatre Évangiles et les apocryphes. Elle est tirée d'un de ces contes qu'il savait si bien inventer. Les premiers restèrent un jour sur l'autel, tandis que les seconds tombèrent dessous. Affaire de chance et de hasard. Pourquoi met-il donc tant d'insistance à rapprocher les faux Évangiles des vrais? Pourquoi a-t-il poussé le zèle

¹ C'est là un des mensonges historiques les plus audacieux qu'on ait jamais osé écrire. Les Pères des deux premiers siècles n'ont jamais cité les Évangiles apocryphes. Voir notre *Manuel biblique*, 7^e édit., 1890, nos 66-69, t. I, p. 131-138.

² *Examen important de milord Bolingbroke*, ch. XIII, t. VI, p. 185.

³ *Essai sur les mœurs*, ch. IX, t. III, p. 104.

⁴ *Collection d'anciens Évangiles*, Avant-propos, t. VI, p. 478. — Ce conte est une invention de Voltaire. Il renvoie à Labbe qui n'en dit rien.

en faveur des apocryphes jusqu'à en publier une collection¹? La raison en est évidente : c'est qu'il veut jeter sur les écrits canoniques le discrédit qui enlève justement toute autorité aux non canoniques; mais s'il est un point certain en critique, c'est la différence essentielle, radicale, qui sépare les vrais et les faux Évangiles².

Le chef des philosophes brouillant et confondant ainsi à dessein la fiction avec l'histoire, que peut bien être pour lui Notre-Seigneur, dont les biographies apocryphes tracent une image si peu ressemblante à celle des Évangiles authentiques? — Il s'est souvent occupé du fondateur du Christianisme, sans parvenir à se faire sur lui, comme sur tant d'autres sujets importants, une idée bien arrêtée. « Il ne suit pas toujours la même ligne, observe Strauss; selon les circonstances, la forme et le but de l'œuvre qu'il écrit, il ne change pas seulement le ton, mais aussi son point de vue et sa manière de le comprendre³. » « Il y a eu un Jésus respectable, à ne consulter que la raison⁴, » dit Voltaire dans *Dieu et les hommes*. Dans le *Dictionnaire philosophique*, il imagine une vision dans laquelle Jésus lui apparaît à la suite de

¹ *Collection d'anciens Évangiles, ou monuments du premier siècle du Christianisme extraits de Fabricius, Græbuis et autres savants*, par l'abbé B***, 1769, t. VI, p. 478-536. L'édition originale est un in-8° de 284 pages. Le titre contient un mensonge historique. Les Évangiles apocryphes ne sont pas des « monuments du premier siècle. » Voltaire ne pouvait l'ignorer.

² Voir notre *Manuel biblique*, 7^e édit., nos 65, 69, t. I, p. 130, 136-138.

³ D. Strauss, *Voltaire*, v, p. 258.

⁴ *Dieu et les hommes*, ch. XXXI, t. VI, p. 247.

Numa, de Pythagore, de Zoroastre, de Zaleucus, de Thalès et de Socrate :

Je vis un homme d'une figure douce et simple, qui me parut âgé d'environ trente-cinq ans. Il jetait de loin des regards de compassion sur ces amas d'ossements blanchis [des victimes de la superstition], à travers lesquels on m'avait fait passer pour arriver à la demeure des sages... J'étais près de le supplier de vouloir bien me dire qui il était. Mon guide m'avertit de n'en rien faire. Il me dit que je n'étais pas fait pour comprendre ces mystères sublimes. Je le conjurai seulement de m'apprendre en quoi consistait la vraie religion. — Ne vous l'ai-je pas déjà dit? Aimez Dieu et votre prochain comme vous-même... — Me faudrait-il prendre parti pour l'Église grecque ou pour la latine? — Je ne fis aucune différence entre le Juif et le Samaritain, quand je fus au monde. — Eh bien, s'il en est ainsi, je vous prends pour mon seul maître¹.

Si Voltaire prit Jésus pour son « seul maître, » ce ne fut pas pour longtemps, car ailleurs il parle de lui de la façon la plus indigne. Des admirateurs de son impiété l'ont appelé « l'Antéchrist, » et ils ajoutent : « Ce mot le résume². » Guerre au Christ, voilà en effet Voltaire. Dans son *Examen important de milord Bolingbroke*, il n'est point d'injures et de blasphèmes qu'il ne vomisse contre la personne sacrée du Sauveur :

¹ Art. *Religion*, t. VIII, p. 189-190. Cf. *Le dîner du comte de Boulainvilliers*, t. VI, p. 717.

² P. Leroux, *Encyclopédie nouvelle*, art. *Voltaire*, § 6, t. VIII, 1841, p. 739.

Tout ce qu'on nous conte de ce Jésus est digne de l'Ancien Testament et de Bedlam... Tous ces miracles semblent faits par nos charlatans de Smithfields. Notre Toland et notre Woolston les ont traités comme ils le méritent. Jésus est évidemment un paysan grossier de la Judée, plus éveillé, sans doute, que la plupart des habitants de son canton¹.

D'où venait donc celui qu'il ose appeler un paysan grossier? Le patriarche des incrédules est allé ramasser dans les écrits les plus immondes toute sorte d'ordures contre le Christianisme. Les fables mêmes les plus ridicules lui sont bonnes pour souiller la naissance de Jésus. D'après lui, « c'était un inconnu né dans la lie du peuple², » le fils de Panther ou de Joseph. Il lui reconnaît néanmoins un grand talent : celui de s'attacher des disciples, ce qui suppose du savoir-faire et une vie irréprochable. C'était une sorte de Socrate de campagne, prêchant comme le philosophe grec la morale, aimé comme lui de ses élèves et comme lui détesté par les prêtres³. C'était aussi un autre Fox. « Il voulut, sans savoir, à ce qu'il paraît, ni lire, ni écrire, former une petite secte⁴. » Comment y réussit-il? De la même manière que Fox, le père des Quakers :

Je l'ai déjà comparé à notre Fox, qui était comme lui un ignorant de la lie du peuple, prêchant quelquefois comme lui une bonne morale, et prêchant surtout l'égalité qui flatte

¹ Ch. x et xi, *Œuvres*, t. VI, p. 179, 180, 181.

² *Dieu et les hommes*, ch. xxxi, t. VI, p. 248. Cf. notre t. I, p. 140.

³ *Traité sur la tolérance*, ch. XIV, t. V, p. 540-541.

⁴ *Examen de Bolingbroke*, ch. x et xi, t. VI, p. 179-181.

tant la canaille. Fox établit comme lui une société qui s'écarta peu de temps après de ses principes, supposé qu'il en eût. La même chose était arrivée à la secte de Jésus¹.

Ce n'est donc pas par ses miracles que Jésus a fondé le Christianisme. Les miracles, Voltaire n'y croit pas et ils sont pour lui un sujet intarissable de plaisanteries :

Il fait des miracles. Le premier qu'il opère, c'est de se faire emporter par le diable sur le haut d'une montagne de Judée, d'où l'on découvre tous les royaumes de la terre. Ses vêtements paraissent tout blancs; quel miracle! Il change l'eau en vin dans un repas où tous les convives sont déjà ivres. [On ne peut dire quel est le plus ridicule de tous ses prétendus prodiges]. Il fait sécher un figuier qui ne lui a pas donné de figues à son déjeuner à la fin de février, et l'auteur de ce conte a l'honnêteté du moins de remarquer que ce n'était pas le temps des figues²... Il entre dans le Temple... Il prend un grand fouet, en donne sur les épaules de tous les marchands, les chasse à coups de lanières, eux, leurs poules, leurs pigeons, leurs moutons et leurs bœufs même, jette tout leur argent par terre, et on le laisse faire! Et si l'on en croit le livre attribué à Jean, on se contente de lui demander un miracle pour prouver qu'il a droit de faire un pareil tapage dans un lieu si respectable. C'était déjà un fort grand miracle que trente ou quarante marchands se laissassent fesser par un seul homme, et perdisent leur argent sans rien dire. Il n'y a rien dans *Don Quichotte* qui approche de cette extravagance³... Il se

¹ *Examen important de milord Bolingbroke*, ch. XI, t. VI, p. 181.

² Voltaire défigure ici indignement les récits évangéliques.

³ *Examen de Bolingbroke*, ch. X, t. VI, p. 179. — Si les vendeurs du

transforme pendant la nuit et il fait venir Moïse et Élie. En vérité, les contes des sorciers approchent-ils de ces extravagances¹?

Tout déplaît à Voltaire en Jésus-Christ, non seulement ses miracles, mais aussi sa doctrine. Ses paraboles, si douces et si touchantes pourtant, ne trouvent pas elles-mêmes grâce devant l'incorrigible railleur :

On fait prêcher Jésus dans les villages... Quels discours lui fait-on tenir? Il compare le royaume des cieux à un grain de moutarde, à un morceau de levain mêlé dans trois mesures de farine, à un filet avec lequel on pêche de bon et de mauvais poisson, à un roi qui a tué ses volailles pour les noces de son fils, et qui envoie ses domestiques prier les voisins à la noce. Les voisins tuent les gens qui viennent les prier à dîner; le roi tue ses gens, et brûle leurs villes; il envoie prendre les gueux qu'on rencontre sur le grand chemin pour venir dîner avec lui. Il aperçoit un pauvre convive qui n'avait pas de robe, et au lieu de lui en donner une, il le fait jeter dans un cachot. Voilà ce que c'est que le royaume des cieux selon Matthieu. Dans les autres sermons, le royaume des cieux est toujours comparé à un usurier qui veut absolument avoir cent pour cent de bénéfice. On m'avouera que notre archevêque Tillotson prêche dans un autre goût².

Je le crois bien. Aussi n'est-ce pas Jésus que nous venons d'entendre, mais un bouffon qui dénature son

Temple ne résistent pas à Jésus-Christ, c'est qu'ils le croient prophète et ils n'auraient garde de résister à un prophète.

¹ *Sermon des cinquante*, 3^e point, t. VI, p. 128.

² *Examen important de milord Bolingbroke*, ch. X, t. VI, p. 180.